

# Fragments de l'histoire de la psychanalyse en Suède

---

**Malena HANSSON**

*Toutes les informations de cet article sont tirées de la thèse de doctorat de Per Magnus Johansson : La psychanalyse de Freud, Des héritiers en Suède, publiée en deux tomes. C'est un ouvrage très complet et détaillé sur le mouvement de la psychanalyse freudienne en Suède ainsi que sur dix analystes, praticiens et écrivains, avec chacun son style et sa manière d'aborder l'œuvre de Freud. Il est impossible, bien que l'envie ne manque pas, de tout traiter dans cet article. Je ne prétends donc pas donner une vision complète de l'histoire de la psychanalyse en Suède. Ce article constitue plutôt la reconstitution d'une lecture personnelle de ce doctorat et les points que j'ai eu envie de soulever et de transmettre aux lecteurs de Psychanalyse de ma place de psychanalyste suédoise, formée et exerçant en France, découvrant un morceau d'histoire et d'héritage de la psychanalyse de mon pays d'origine. Je me permets d'ajouter à la fin une petite note sur l'œuvre de Lacan en Suède, ainsi qu'un mot sur l'Association freudienne à Göteborg.*

À l'inverse de la France, la psychanalyse a mis beaucoup de temps à se faire une place en Suède. Elle n'a jamais réussi à véritablement entrer à l'Université, ni dans les hôpitaux universitaires, ni dans la formation des médecins.

La première association de psychanalyse suédoise n'est créée qu'en 1934, sous l'égide de la pionnière Alfhild Tamm, la première médecin psychiatre à prendre en compte la totalité de la théorie de Freud. Auparavant, les thèses freudiennes avaient été introduites de façon isolée par quelques médecins thérapeutes, sans qu'elles fussent acceptées dans leur globalité. Souvent, en Suède, les idées de Freud ont été d'une part saluées (notamment la notion de l'inconscient) et de l'autre rejetées. La part rejetée touche évidemment à la notion élargie de la sexualité. La psychanalyse a été dite dangereuse, manipulateur, sectaire, ascientifique, mystique, etc.

Les deux premiers à introduire une partie de l'œuvre de Freud, de façon très différente l'un de l'autre, sont Poul Bjerre, médecin thérapeute à Stockholm, et Emmanuel af Geijerstamm, médecin thérapeute à Göteborg. Tous les deux travaillaient avec l'hypnose inspirée par l'école de Nancy et Liébault. C'est par ce biais qu'af Geijerstamm allait rencontrer

les travaux de Freud. Malgré une tranche d'analyse avec le psychiatre et psychanalyste norvégien Stromme en 1916, il se tournera par la suite vers l'école de Jung, tout en reconnaissant la valeur des idées de Freud. Quant à Poul Bjerre, lui aussi adepte de l'hypnose, il découvre Freud par son intérêt pour Nietzsche et le contact avec Lou Andrea-Salomé. Il rencontre Freud lors d'un voyage à Vienne en 1911 et devient membre de l'Association de psychanalyse de Berlin en 1914, bien que déjà il s'éloigne de la psychanalyse au profit de sa propre conception de la vie psychique de l'homme. Il ne fera jamais d'analyse personnelle, car il s'estimait sain d'esprit... Il se voit comme celui qui corrige et améliore les idées de Freud.

Poul Bjerre et Emmanuel af Geijerstamm feront des conférences ponctuelles pour introduire la pensée freudienne dans le milieu médical, mais sans impact. En 1924, Poul Bjerre publie un recueil d'articles de Freud, Jung, Pfister, Adler, Putnam et lui-même sous le titre : *La psychanalyse, ses origines, ses transformations et ses applications*. Lors de leur rencontre, Freud avait souhaité que Bjerre traduise ses cinq conférences des États-Unis, or celui-ci opte pour le texte *Das Interesse an der Psychoanalyse* (« L'intérêt pour la psychanalyse »), que Freud tient pour plutôt insignifiant. Le début de l'introduction de Freud est donc plus que compliqué et très limité. Le milieu médical fait fortement savoir son opposition à cet enseignement.

En 1928, une petite note publiée dans l'*Internationale Zeitschrift fur Psychoanalyse* (revue internationale de psychanalyse) concerne la Suède : un certain Tore Ekman donne un enseignement sur la psychanalyse et le « soin de l'âme » chrétienne dans le cadre de l'organisation Clarté et dans le cercle philosophique à Lund. On y fait également part d'un intérêt croissant pour la psychanalyse en Suède bien que le manque crucial de psychanalystes formés empêche une étude plus approfondie de ce domaine...

La première donc à réellement adhérer aux théories de Freud et à essayer de les mettre en pratique et de les introduire de façon sérieuse dans le milieu médical fut Alfild Tamm, également première psychiatre femme en Suède. Engagée dans la psychiatrie de l'enfant à l'école et dans la question du bégaiement, elle publie en 1916 un livre sur ce sujet où elle présente les théories de Freud et de Stekel. Elle fera plusieurs exposés au sein de la Société de médecine suédoise sur le traitement psychique du bégaiement et la phonasthénie. Parmi ses publications qui furent nombreuses, nous pouvons mentionner *Un problème de sexualité, L'onanisme du point de vue psychanalytique*, publié en 1930 et qui traite d'une question très débattue autour de la psychanalyse et de ses théories. Tamm sera très présente, surtout dans les années 1930, dans les débats dans les journaux autour de la critique de la psychanalyse, toujours prête à écrire pour prendre sa défense d'une manière constructive.

L'entrée de la psychanalyse en Suède va effectivement se faire par le biais de la question de l'éducation et de la prophylactique par la pédagogie, beaucoup plus que par la voie de la psychiatrie, notamment adulte, où elle n'a jamais vraiment percé.

Très engagée dans la psychanalyse, Alfild Tamm fait plusieurs voyages à Vienne pour ses propres analyses didactiques et en 1926 elle devient membre de l'Association de psychanalyse de Vienne. Elle déplore la situation de la psychanalyse en Suède et le manque d'analystes correctement formés. Toute sa vie elle se battra pour une formation rigoureuse des analystes et contre tout ce qu'elle considère comme charlatanisme, nuisible à la psychanalyse.

En 1931, a lieu une première rencontre entre psychanalystes scandinaves en vue de la création d'une association de psychanalyse. De là se forment d'un côté l'Association de psychanalyse norvégienne-danoise et de l'autre, en 1934, l'Association finno-suédoise de psychanalyse, qui intègre l'IPA lors du congrès de Luzern de la même année. Alfhild Tamm sera sa présidente de 1934 jusqu'en 1947. Afin d'assurer une formation de qualité aux candidats à la psychanalyse, elle fait appel à Freud pour qu'il envoie un analyste à Stockholm. Ainsi vient en 1934 Ludwig Jekels, qui restera en tout et pour tout trois ans, pour ensuite repartir très déçu du milieu psychanalytique suédois. Il critique leur manque de motivation à se former entièrement à la psychanalyse et considère que le fait que la plupart d'entre eux ont déjà une activité médicale et thérapeutique les empêche d'apprendre véritablement la psychanalyse, qu'ils tiennent plus comme un complément à leur savoir professionnel que comme le fondement de leur pratique. Cela était d'ailleurs le cas pour les deux pionniers, Bjerre et af Geijerstamm. D'ailleurs, le centre de formation de l'Association finno-suédoise se dissout en 1937, faute de candidat qualifié... Après le départ de Jekels, Alfhild Tamm, alors présidente et secrétaire, reste la seule psychanalyste en Suède reconnue par l'IPA.

Les années 1933-1934 sont denses au niveau de la psychanalyse, de son organisation, et aussi de sa critique.

Cette même année, Bror Gadelius, psychiatre éminent, publie son livre *Tro och helbragdagörelse, jämte en kritisk studie av psykoanalysen* (« Croyance et guérison, une étude critique de la psychanalyse »). Pour lui, les souvenirs d'enfance, le complexe d'Œdipe ont peut-être une importance pour les gens du sud et pour les juifs, mais guère pour l'âme des Scandinaves. Un philosophe de renommée, Westermarck, sort également un livre cette année-là, où il entend prouver que les fondements sociologiques et socio-anthropologiques du complexe d'Œdipe et du meurtre du père sont complètement erronés. Sort également dans les librairies la traduction du livre de Joseph Jastrow, *The House that Freud built* (« La maison que construit Freud ») qui démolit complètement la psychanalyse et annonce sa mort imminente.

En revanche, hors des murs du monde universitaire et académique, grâce à des initiatives privées et associatives, il se passe des choses intéressantes plus ou moins en lien avec la psychanalyse. En 1933, est créé le RFSU-Riksförbundet för Sexuell Upplysning (Bureau national d'information sexuelle), qui a pour mission de lutter contre les préjugés et les positions conservatrices sur les questions de couple et sur la sexualité. Dans leur revue sont publiés, dès le début, plusieurs articles sur ce sujet d'Alfhild Tamm et d'un autre psychanalyste de l'époque, N. Nielsen. En 1934, donc, est créée l'Association finno-suédoise de psychanalyse, clairement fondée sur la théorie freudienne.

La même année voit aussi la création d'Ericastiftelsen. L'idée originale en revient à Hanna Bratt, une institutrice à la retraite intéressée par la question des enfants en difficulté à l'école. Influencée par les institutions de M. Lowenfeld et A. Neill (Summerhill) en Angleterre ainsi que par la pédagogie de M. Montessori, elle contacte le médecin et psychanalyste Gunnar Nycander et ensemble ils fondent Ericastiftelsen. Le nom d'Erica fait référence à l'*Erica tetralix*, un petit buisson très résistant et élastique qui symbolise la force et la douceur. Ericastiftelsen se donne trois missions : 1. L'accès aux soins de santé psychique pour enfants et adolescents ; 2. Un travail de conseil ; 3. Un séminaire médico-pédagogique.

Dès le début, cette institution reçoit des subventions de l'État et devient le premier lieu en Suède où se coordonnent de façon étroite la psychiatrie infanto-juvénile, la pédagogie et la psychanalyse, présente « dans les coulisses ». Nycander restera toute sa vie travaillé par les questions d'éducation, des relations familiales et de la psychothérapie. Il publiera plusieurs livres et articles sur ces thèmes, aussi bien dirigés vers les professionnels que vers le grand public. Bien qu'il démissionne de l'Association suédoise de psychanalyse en 1953, il ne cessera jamais d'étudier Freud.

Avec le successeur de Nycander, le médecin et psychanalyste Gösta Harding, se développe également une méthode d'observation nommée Ericametoden, fondée sur l'outil du « bac à sable » mis au point par M. Lowenfeld, repris et affiné par l'équipe d'Ericastiftelsen. En 1965, Harding publie son livre majeur : *Le jeu qui révèle, Orientation dans le diagnostic par le jeu*, basé, entre autres, sur ses expériences à Ericastiftelsen.

Au début, leur séminaire avait surtout pour but la formation des membres de l'équipe, mais au fur et à mesure il s'est également ouvert au public. En 1948, la demande de formation est telle qu'il faut créer un cycle d'étude supplémentaire pour compléter le diplôme d'étude de base. La formation prend ainsi l'allure et la consistance d'un enseignement supérieur. En 1954, l'État finance entièrement le département de formation d'Ericastiftelsen. D'autres formes d'enseignement ont également lieu, tels des cercles d'étude en direction des parents dans un but prophylactique. Inspirée par la psychanalyse, Ericastiftelsen devient un forum important pour faire connaître les théories psychanalytiques, voire la psychothérapie d'orientation analytique, et forme des psychothérapeutes mais pas des psychanalystes. À partir d'un petit mouvement associatif d'initiative privée, elle devient une institution de soins et de formation reconnue par l'État.

En 1939, quelques années après Ericastiftelsen, se crée St Lukasstiftelsen – une institution d'origine chrétienne en référence à saint Lucas, évangéliste et médecin. C'est une association œcuménique composée de prêtres, de médecins et de psychologues, qui ont pour mission d'aider les personnes en crise ou en situation de conflit psychique. Leur formation est centrée sur le conseil psychologique et le « soin de l'âme ». Elle accueille surtout un public adulte.

Ainsi, en 1940, on trouve à Stockholm quatre institutions d'initiative privée et associative qui de façon différente étudient, critiquent et appliquent des parties de la théorie freudienne. Plusieurs analystes de l'Association finno-suédoise de psychanalyse sont engagés dans plus d'un de ces quatre lieux.

L'Association finno-suédoise de psychanalyse prendra le nom d'Association suédoise de psychanalyse en 1943, lors du décès du dernier membre finnois. Vera Palmstierna, une des fondatrices de l'association, se suicide en 1947. En même temps, la secrétaire T. Sandström s'éloigne de Freud pour se rapprocher des théories d'Adler, considéré comme non analyste par l'Association. L'existence de l'Association suédoise de psychanalyse est plus que fragile, agitée par des querelles internes, bien qu'en 1950 elle ne compte que six membres ordinaires, dont un, H. Törngren, a tourné le dos à la psychanalyse, bien qu'il fût dans sa jeunesse un fervent et brillant défenseur de sa cause.

En 1953, le successeur de Tamm au poste de président, Gunnar Nycander, cofondateur d'Ericastiftelsen, donne sa démission de l'Association suédoise de psychanalyse, n'y trouvant pas l'espace nécessaire pour une pensée critique, non dogmatique de l'œuvre de Freud. La même chose se passe avec le président suivant, Gösta Harding, qui quitte l'association en 1964, en désaccord, entre autres, avec le caractère autoritaire de Tore Ekman et la question de la transmission dans l'enseignement. Avec quelques autres, il forme un groupe de travail qui aboutit en 1968 à la création de Svenska Föreningen för Holistisk Terapi och Psychoanalys (Association suédoise de thérapie holistique et psychanalyse), orientée par les théories de la relation d'objet et d'analystes comme M. Klein, Bion, Fairbairn, Winnicott.

Or, c'est également le temps d'un nouveau souffle qui aura pour conséquence de solidifier un peu les assises de l'association. Avec la guerre, arrivent trois analystes qui vont marquer le mouvement issu de l'Association suédoise de psychanalyse par leurs écrits et leurs engagements. Les deux premiers sont le psychologue hongrois Lajos Szekely et sa femme médecin allemande Edith Szekely et la troisième est Stefi Pedersen d'origine allemande, psychanalyste.

Ce premier noyau est complété par l'arrivée de René de Monchy, psychanalyste hollandais en contact avec des analystes comme Winnicott, Klein, Kris, Eissler, et habité par un fort intérêt théorico-clinique. Avec lui, la formation et l'enseignement vont prendre un caractère plus rigoureux et une dimension internationale et se dessine le projet de création d'un institut de formation. De Monchy sera le didacticien de plusieurs analystes influents, tels L. Szekely, S. Pedersen, O. Andersson. Il amène aussi un apaisement des conflits de l'association, notamment autour de la personnalité de Tore Ekman, médecin analyste membre de l'association dès 1934, mais exerçant longtemps en Allemagne, notamment au Göring Institut à Berlin, jusqu'à son retour en Suède en 1943.

Si la résistance contre la psychanalyse reste de taille dans le milieu universitaire et médical, un intérêt grandissant pour la pensée de Freud se manifeste à la fin des années 1920 dans le milieu littéraire et culturel. De grands écrivains suédois comme Arthur Lundkvist ou Eyvind Johnson se sentent très proches de ce qu'ils entendent être la critique freudienne de la société actuelle. Dans son livre *Regn i gryningen* (« La pluie à l'aube ») de 1932, E. Johnson introduit même le titre de *Malaise dans la civilisation* dans une réplique d'un des personnages.

La revue de l'organisation Clarté (d'inspiration socialiste) publiera plusieurs articles de Tore Ekman, et des auteurs comme Karin Boye, Leif Björck, Ebbe Linde écrivent plusieurs essais inspirés par la psychanalyse. Ainsi, certains membres de Clarté, portés par leur intérêt pour la psychanalyse, créent en 1931 la revue culturelle et alternative *Spektrum* avec dans la rédaction Karin Boye, Erik Mesterton et Josef Riwkin. Ils publient, entre autres, des articles de A. Freud, E. Fromm, W. Reich. Karin Boye, grande écrivaine et poète suédoise, avait fait plusieurs tranches d'analyse et de nombreux voyages à Berlin, portée par cet intérêt. Cela ne l'empêcha pas de se suicider à l'âge de 41 ans.

Dans le climat de positivisme et d'influence de la culture nord-américaine, la critique contre la psychanalyse se durcit encore pendant les années 1950, notamment dans le milieu universitaire et médical, déjà très fermé aux théories de Freud. À ce moment sort la traduction

d'un livre qui tend à démonter l'œuvre de Freud et la psychanalyse ; il s'agit de l'ouvrage de Salter *The Case against Freud* (« Freud en accusation »), en faveur des théories de Pavlov. La postface soutient que la psychanalyse classique est en forte régression et se demande, entre autres, comment on peut exiger que les psychothérapeutes fassent eux-mêmes une analyse personnelle, car « de quel droit peut-on ordonner que des hommes se soumettent au lavage de cerveau que contient toute analyse ? »

C'est dans cette atmosphère qu'Ola Andersson, analyste, s'inscrit au milieu des années 1950 en doctorat à l'Institut de pédagogie d'Uppsala avec comme directeur de thèse W. Sjöstrand, un pédagogue universitaire dont l'horizon est plus large que ses confrères de l'époque. Il soutient en 1962 son doctorat, intitulé *Studies in the Prehistory of Psychoanalysis, The Etiology of Psychoneurosis and Some Related Themes in Sigmund Freud's Scientific Writings and Letters 1886-1896*. Cet ouvrage connaîtra une reconnaissance internationale, beaucoup plus forte que dans son pays... Écrit en anglais, il sera traduit en italien et en français (*Freud avant Freud*, éd. Les empêcheurs de penser en rond). C'est une des premières recherches minutieuses et approfondies sur le développement et l'avènement des idées et des concepts de Freud. C'est également Andersson qui, sur la mission officielle de Kurt Eissler, responsable des archives Sigmund-Freud à New York, trouve la vraie identité d'Emmy von N. Il en fait part lors du congrès international à Amsterdam en 1967 et publie ses recherches dans un article du *Scandinavian Psychoanalytical Review* en 1979 sous le titre « A supplement to Freud's case history of Emmy von N. in *Studies of Hysteria* 1895 ». Son œuvre est reconnue par des analystes et des chercheurs de renom tels Didier Anzieu, Henri F. Ellenberger, Peter Gay, Jean Laplanche, Jacques Nassif, Alain de Mijolla, Élisabeth Roudinesco, James Strachey, Maria Torok, etc.

En revanche, sa position au sein de l'Association suédoise de psychanalyse resta discrète. Il n'a jamais aspiré à devenir didacticien, ni à tenir un enseignement au sein de l'association. Bien qu'en contact avec le monde universitaire, il n'a jamais eu de poste d'enseignant ni de chercheur. Il était contre tout système qui enferme la pensée et fortement anti-autoritaire. Son intérêt se tournait, outre vers l'histoire, vers le champ liminaire entre la philosophie, la psychologie et les questions religieuses. Aussi travailla-t-il pendant quarante ans en tant qu'enseignant et superviseur à St Lukasstiftelsen et Stora Sköndal (autre institution de l'Église suédoise). Pour lui, la compréhension du rôle de l'inconscient dans la vie psychique était « quelque chose de grandiose à quoi il valait vraiment la peine de consacrer sa vie ».

C'est également lui qui reprit la traduction des textes de Freud en suédois, en deux étapes. Effectivement, la situation de la traduction de Freud en suédois en 1957 n'était pas dans un glorieux état. La première traduction d'un texte de Freud par Poul Bjerre était peu satisfaisante, et par la qualité de la traduction et par le choix du texte. John Landkvist, psychologue universitaire et grand critique de Freud, le traduit également, or il se passe un peu la même chose qu'avec Bjerre. Freud souhaite qu'il traduise *Vorlesungen zur Einführung in die Psychoanalyse* (« Conférences d'introduction à la psychanalyse »), or Landkvist préfère une version abrégée de *L'interprétation des rêves*. Après la traduction par Henrik Törngren du *Moïse et le monothéisme* en 1939, plus aucune traduction n'est publiée avant 1954, quand apparaît la traduction en suédois du *Witz*, bien que publiée en Finlande... Pendant cette

période, des œuvres de Jung, E.H. Erikson, E. Fromm, K. Horney et Anna Freud (1952) sont publiées.

En 1957 donc, Ola Andersson et son collègue G. Schedin traduisent *Psychopathologie de la vie quotidienne*, qui reçoit un accueil mitigé dans les journaux. Puis, occupé par ses recherches, Andersson ne reprend la traduction de Freud qu'en 1986 quand il publie un recueil de traductions intitulé *Le moi et le ça et trois autres textes sur l'avènement de la psychologie du moi*, puis un deuxième en 1989 : *Autobiographie (Selbstdarstellung) et autres textes qui illustrent le développement de la psychanalyse*.

Centrée sur son activité et son organisation interne, l'Association suédoise de psychanalyse ne met pas au chef de ses préoccupations la traduction de Freud, pas plus qu'elle ne cherche à pénétrer dans le milieu médical et universitaire. Très peu de ses membres partagent le goût de recherche d'Andersson sur l'histoire et le contexte de la naissance de la psychanalyse. Ainsi, quand en 1950 le professeur D. Katz prépare son *Manuel de psychologie*, aucun des membres de l'association n'est sollicité pour rédiger le chapitre sur la psychanalyse. Il préfère se tourner vers un professeur et psychanalyste norvégien. La même chose se passe pour la section sur la psychanalyse de la seconde édition de l'encyclopédie suédoise, en 1949-1955. Même des années plus tard, lors de la traduction de *L'homme au loup*, publié en 1974, c'est non pas un membre de l'Association suédoise de psychanalyse qui est choisi pour la superviser, mais Gösta Harding, qui avait démissionné de l'association en 1964, fort de ses recherches de plusieurs années sur Freud et l'univers philosophique et littéraire de la période.

Parmi les psychanalystes de l'Association suédoise de psychanalyse actifs lors de la deuxième partie du XX<sup>e</sup> siècle, deux ont soulevé des questions encore cruciales aujourd'hui, que j'ai envie de vous présenter un peu plus en détail.

La première, Stefi Pedersen, ni médecin ni psychologue, « juste » psychanalyste, passa sa vie à questionner ce qu'elle appelle « les hommes de frontière » et les structures pseudo-névrotiques, toutes ces personnes dites non accessibles à la psychanalyse classique, telle qu'elle est enseignée et transmise par l'IPA. Ce questionnement est encore très présent dans les débats actuels face aux « nouveaux symptômes » et sur la façon de continuer à interroger l'inconscient. Née à Berlin, Pedersen arriva en Suède en 1943, après un périple lié à la guerre. C'était une femme très active et engagée dans la psychanalyse, non seulement dans sa pratique auprès des enfants et des adultes, mais également dans sa transmission et l'envie d'explorer son champ au-delà de l'enseignement classique de l'association. Elle donna des conférences sur la psychanalyse à des psychiatres, des enseignants, des groupes de parents, ainsi que dans plusieurs universités nordiques. Pendant plusieurs années, elle fut responsable de la formation au Centre de psychothérapie à Stockholm et assura également un enseignement à l'Association suédoise de psychanalyse et à St Lucasstiftelsen, ainsi que par moments à l'Association de psychanalyse de Berlin. Son travail était surtout tourné vers ces « hommes de frontière », avec l'idée que la compréhension de la réalité externe et interne du patient était bien plus importante que de les comprimer dans une théorie. Elle insistait sur la nécessité de garder une dynamique avec sa réalité et ses mouvements. Avec « les hommes de frontière », l'analyste ne peut déconsidérer complètement l'existence sociale et humaine de l'analysant au risque d'une

dépersonnalisation. Se référant à l'égopsychologie, leur traitement consiste à apporter une meilleure structuration de l'expérience consciente et de donner plus de prégnance aux perceptions du moi. « Les hommes de frontière », ce sont pour elle les immigrés, les réfugiés, les enfants avec un seul parent, les gens touchés par l'urbanisme et la pauvreté ou encore les personnes issues d'un milieu langagier pauvre. L'accès au langage est crucial dans son approche de ces personnes. Elle refuse de réduire la pauvreté à un pur phénomène socio-économique. La pauvreté est également liée, selon Pedersen, au langage et aux attitudes du pauvre à l'égard de lui-même et de ses pairs. Elle considère l'immigration et l'urbanisation comme des facteurs de phénomènes « pseudonevrotiques ». « Pseudo », car il manque la structure donnée par le refoulement. « Sans parole, sans mots, l'homme perd son âme et se transforme en chose. » Il s'agit pour elle non pas de n'importe quelle parole, mais de celle qu'elle nommera « la parole décisive », née du silence, fraîche, luisante, comme prononcée pour la première fois. Elle récuse la parole marchande, usée et vide. En cela elle est très critique envers le silence prôné par les analystes dits « classiques », ainsi qu'envers l'usage de répéter les mots utilisés par le patient, ce qui ne fait, selon elle, que renforcer la prison de la langue dans laquelle il est pris. Aussi insiste-t-elle sur l'importance que l'analyste ait son style langagier propre, afin de donner l'authenticité nécessaire à ses interprétations. Elle estime que l'analyste doit avoir le courage de rester dans son identité de psychanalyste et non pas de jouer aux parents et de donner une satisfaction directe au patient. L'identité du psychanalyste se démontre par le fait qu'il a trouvé son style où la technique et le savoir se transmettent de façon personnelle. L'identité d'une personne se construit, selon elle, par un processus d'aller-retour entre fusion et séparation. Très critique envers le mouvement de psychologie mécaniciste qui prétend que la santé psychique est une adaptation sans friction, elle pointe comment le nazisme et Auschwitz montrent justement les conséquences de l'adaptation sans friction de l'homme avec son milieu... « Bien sûr on doit s'adapter. Mais c'est tout de même la non-adaptation têtue qui a fait avancer le monde. » Aussi a-t-elle toujours refusé toute pensée toute faite, même venant du milieu psychanalytique.

Un autre psychanalyste de l'Association suédoise de psychanalyse rompt avec la tradition en ouvrant un nouveau champ de questionnement et de recherche de plus grande actualité. Carl Lesche est un des rares psychanalystes suédois à influencer un certain nombre d'étudiants dans les facultés de sciences humaines et sociales de plusieurs universités nordiques. Comment distinguer la psychanalyse d'autres formes de thérapies et d'autres théories sur le psychisme est la question qui le préoccupe et qu'il passera sa vie à étudier. Nous débattons encore aujourd'hui de cette problématique dans la discussion sur la réglementation du titre de psychothérapeute et sur la question de savoir si la psychanalyse fait partie ou non des thérapies.

D'origine finlandaise, Lesche arrive en 1950 à Stockholm à cause du manque de possibilités de formation à la psychanalyse dans son pays d'origine. En même temps qu'il débute sa formation d'analyste au sein de l'Association suédoise de psychanalyse, il s'inscrit à des études de psychologie et de philosophie. Il obtient l'équivalent d'un DEA de philosophie pratique à l'université de Göteborg. Il fait le pari de prendre la psychanalyse comme objet, d'en faire une problématique des théories de la science, se fondant sur l'analyse de discours développée par Hakan Törnebohm (son directeur de thèse en philosophie), très marqué par Popper et Imre



Lakatos. Il distingue trois discours : le discours justificatif (origine pratique, philosophique et éthique), le discours technologique, le discours des valeurs. Il cherche à cerner la différence entre la psychothérapie et la psychanalyse dans le cadre de références scientifiques par l'articulation entre science, technique et système de valeurs.

Pour Lesche, la différence déterminante entre psychothérapie et psychanalyse réside dans la différence entre les valeurs de savoir et les valeurs de santé. Il tient la psychothérapie et la psychanalyse pour inconciliables et travaillera tout le long de sa vie contre la confusion et l'imprécision des concepts. La psychothérapie d'orientation analytique est dirigée par les valeurs de santé, tandis que la psychanalyse pure est conduite par les valeurs du savoir et de l'intérêt de connaissance herméneutique-émancipatoire (référence à Habermas). Cette psychanalyse dite pure n'a pas pour but la santé, ni l'adaptation sociale, ni l'efficacité. L'important pour Lesche est de se libérer de la dépendance aux lois hypnotisantes quasi naturalistes de la société et de l'histoire, à l'aide des éclaircissements, qui nécessitent une critique et une réflexion sur soi. Dans la psychanalyse pure, la recherche et la praxis ne peuvent avoir comme but la valeur santé. Pour Lesche, toute psychothérapie, même celle dite d'orientation analytique, se fait sur la base d'un intérêt de savoir technique pour manipuler, contrôler l'individu en tant qu'objet, dans le but de l'adapter à la société.

Pour lui, il n'y a pas de physiologisation réussie de la psychanalyse, on pourra tout juste parler de corrélations empiriques entre certains phénomènes mentaux et physiologiques, car les concepts, les buts et les valeurs ne sont pas, et de loin, les mêmes dans les deux domaines. Ainsi, la psychanalyse ne peut expliquer les phénomènes physiques, et vice versa, les phénomènes de la psychanalyse ne peuvent être expliqués par le système de savoir d'autres disciplines. Il rappelle que Freud, à l'origine formé à l'esprit physiologique et positiviste, abandonna cette optique pour créer une psychologie sans attachement à aucun projet physiologique quelconque.

La scientificité de la psychanalyse est également discutée dans les années 1960 par d'autres auteurs. Le livre du philosophe renommé Marc-Wogau, *Est-ce que la psychanalyse est une théorie scientifique du point de vue de la philosophie analytique*, publié en 1967, est un échange entre ce dernier et le psychanalyste Gunnar Nycander autour de ce thème. Selon Marc-Wogau, certaines thèses de Freud sont intrinsèquement trop improbables, tels l'héritage archaïque et certaines parties de sa théorie de la sexualité. Autre souci pour poser la psychanalyse comme science, l'absence de possibilité de vérification par les résultats des cures : on ne peut donc pas non plus la falsifier. Il estime en outre que la psychanalyse gagnerait à mieux préciser ses concepts et trouve les explications de Freud monotones et dogmatiques.

Lesche ne se laissait pas perturber par cette critique. En 1971, il publie son article le plus important et le plus cité, « Sur la théorie de la science de la psychanalyse » (*Om psykoanalytens vetenskapsteori*). Il concerne la nature intrinsèque de la psychanalyse, à partir des questions suivantes : la psychanalyse est-elle une technique ou une science ? Si elle est une technique, est-elle alors une psychothérapie ou une autre forme de traitement ? Si elle est une science, est-elle une science naturelle ou une science humaine ? Il arrive à la conclusion que c'est bien une science humaine et qu'elle appartient à l'herméneutique et que, non, elle n'est pas une psychothérapie.

Pour Lesche, la plupart des critiques contre la psychanalyse sont remplies d'*a priori* et de préjugés, leurs exigences et leurs attentes quant à la psychanalyse ne sont pas du tout pertinentes, car fondées sur la théorie des sciences naturelles, non applicable dans le domaine de la psychanalyse.

En 1976, il publie le livre *Psykoanalysens Videnskapsteori* (« La théorie de la science de la psychanalyse »), coécrit avec la Danoise Ellen Stjernholm Madsen, écrit en danois et publié au Danemark. Il a quatre références principales : Karl Otto Apel, J. Habermas, G. Radnitzky et Hakan Törnebohm. Cet ouvrage va dans le même sens que ses articles antérieurs et constitue une description et une recherche poussées sur la nature de la psychanalyse du point de vue des théories de la science. Il se conclut sur le fait que toute forme de psychothérapie fondée sur les sciences naturelles et comportementales, ainsi que la psychopharmacologie ne peuvent atteindre les résultats d'une psychanalyse. Elles peuvent certes donner plus ou moins d'insight, mais seulement le minimum nécessaire pour atteindre la valeur de santé. Les deux auteurs concluent que seuls quelques-uns peuvent et veulent faire une psychanalyse et qu'à ceux-ci il est demandé beaucoup : « En outre il n'est, pour des raisons idéologiques et pour d'autres raisons encore, pas possible pour tous de faire une psychanalyse, tout comme tous ne veulent pas pour de vrai acquérir une libération et une compréhension de soi. » Pour Lesche, la psychanalyse pure est de la pure science, et la psychothérapie d'orientation psychanalytique est de la technologie. Il incitera les candidats à la psychanalyse à s'intéresser de près aux questions des théories de la science et à la psychanalyse vue sous cet angle.

On peut dire que Lesche a essayé d'être plus freudien que Freud. Il cherchait à tirer les conséquences extrêmes de l'enseignement de ce dernier, conséquences qu'il estimait présentes dans son enseignement de façon implicite bien que non explicitement formulées. Il montrait très peu d'intérêt pour l'école de la relation d'objet et aucun pour le concept de borderline, ni pour la psychiatrie communautaire, ni pour Lacan. Il était surtout tourné vers les penseurs allemands comme Habermas et Husserl. Malgré son message subversif et sa critique de la culture universitaire ambiante de l'époque, posant des questions fondamentales toujours très actuelles aujourd'hui, il a été très critiqué dans le milieu analytique, notamment à partir des années 1990, pour son dogmatisme, son peu de penchant pour la discussion et l'échange.

Malgré un intérêt grandissant pour la psychanalyse à partir des années 1970, elle reste encore aujourd'hui une approche de la vie psychique suspecte, considérée comme « pas sérieuse ». Ce sont toujours le cognitivisme et les théories comportementalistes qui règnent dans le milieu médical.

Le grand absent de ce survol historique, c'est Jacques Lacan. Très peu lue et très peu traduite, sa pensée a surtout percé dans les départements d'études littéraires au même titre que Roland Barthes et Julia Kristeva. Il n'existe pas d'école lacanienne en Suède. À part quelques initiatives isolées de deux ou trois analystes de réflexion et de traductions de certaines parties de l'œuvre de Lacan, l'Association freudienne à Göteborg est la seule association psychanalytique avec une ouverture vers la clinique lacanienne, bien qu'encore discrète.

En 1988, le psychanalyste Jürgen Reeder publie son livre *Tala och Lyssna, en essä om den specifika skillnaden i Jacques Lacans psykoanalys* (« Parler et écouter, un essai sur la

différence spécifique dans la psychanalyse de Jacques Lacan »). Un an plus tard, Irène Matthis, psychanalyste membre de l'IPA ayant obtenu les droits de traductions par J.-A. Miller, publie deux livres. D'abord *Fyra röster om Jacques Lacan* (« Quatre voix sur Jacques Lacan »), puis *Ecrits, spegelstadiet och andra skrifter* (« Les écrits, le stade du miroir et autres textes »). Puis c'est le silence jusqu'en 1994, quand, sous l'égide de Per-Magnus Johansson, sort la traduction du livre d'Élisabeth Roudinesco, *Jacques Lacan, esquisse d'une vie, histoire d'un système de pensée*. Six ans plus tard, Cecilia Sjöholm traduit le séminaire *L'éthique de la psychanalyse* et le texte « Kant avec Sade ». Maigre inventaire quand on pense à l'ampleur de l'œuvre de Lacan.

Pour finir, j'aimerais évoquer le travail de Freudianska Föreningen, l'Association freudienne, à Göteborg, fondée par le psychanalyste Per Magnus Johansson. C'est une association relativement jeune, très active dans la recherche et la traduction des différents textes de Freud et de penseurs français comme Jacques Derrida, Michel Foucault, Octave Mannoni, Philippe Sollers, avec une ouverture vers Lacan. Leur revue, *Psykoanalytisk Tid/skrift*, publie plusieurs de ces traductions, ainsi que de la poésie contemporaine et des articles sur l'architecture et l'art. Plusieurs psychanalystes français ont été invités à leurs séminaires tels René Major, Élisabeth Roudinesco, Michel Plon, Fethi Benslama, Érik Porge. Certains des membres, outre leur travail en cabinet privé, ont également des postes importants en psychiatrie, où ils arrivent, de façon subversive, à introduire la clinique psychanalytique dans ce milieu par tradition très hostile aux idées de Freud et encore plus à celles de Lacan.